QUATRIÈME ANNÉE. — N. 729.

LUNDI 13 MARS 1916

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ
14, rue Drouot (Paris 9e). — Téléph. : CENTRAL 69-70

DIRECTEUR :
Miguel ALMEREYDA

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2e). — Téléph. : CENTRAL 80-62

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.

Le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

L'Action Française en correctionnelle

Léon Daudet et Maurras contre Miguel Almereyda, lundi aux Appels correctionnels

C'est demain, lundi, que viendra définitivement devant la chambre des appels correctionnels le procès en diffamation intenté par Léon Daudet et Charles Maurras au *Bonnet Rouge* et à son directeur Miguel Almereyda.

Nul n'a oublié dans quelles circonstances le *Bonnet Rouge* entama la campagne qui lui vaut ces poursuites.

Tous les bons Français, fidèles au pacte d'Union Sacrée, secondaient les efforts du gouvernement de la République dont les armées devaient battre les Impériaux sur la Marne. Seuls, les néo-royalistes, qui comptaient sur l'ennemi pour imposer à la France la royauté du Duc d'Orléans s'acharnaient à réveiller chez nous les guerres civiles, à ruiner l'autorité de régime, le prestige des gouvernants et des chefs, té du crédit national.

Ces misérables employaient toutes leurs forces, multipliées par une complète absence de scrupules, à affaiblir la France devant l'ennemi.

Ils pensaient ainsi préparer les voies aux fourgons de l'étranger.

C'est alors que le *Bonnet Rouge* les empoigna à la gorge et cria :

— C'en est assez !

Quatre mois durant le *Bonnet Rouge* dénonça chaque jour les criminels desseins et les agissements scélérats de ces pseudo-nationalistes qui, depuis lors, restent, pour tous les Français, marqués de l'épithète dont nous les avons flétris :

« Serviteurs de l'Etranger ! »

Les misérables ne pouvaient nous répondre.

Ils décidèrent de nous poursuivre.

Ils avaient traîné dans la boue la magistrature et les magistrats.

Ils avaient dit et répété qu'il n'y avait de juges qu'à Berlin.

Ils avaient insulté en bloc et un par un tous les principaux magistrats des tribunaux de Paris.

Et, dans leur affolement de bandits pris sur le fait, c'est à ces magistrats qu'ils firent appel. C'est devant eux qu'ils nous invitèrent à renouveler les accusations et les preuves que, trois mois durant, les numéros du *Bonnet Rouge* avaient portées dans tout Paris et dans la France entière.

C'est devant ces magistrats que Miguel Almereyda ira demain dire ce que son patriotisme lui a fait un devoir de clamer depuis un an :

— Que les gens de l'*Action française* font par esprit de parti, et par intérêt personnel, des campagnes funestes au pays.

Les débats commenceront à midi.

Miguel Almereyda sera défendu par un avocat qui est en même temps l'une des lumières du parti républicain, un politique dont le caractère est à la hauteur du talent, Me de Monzie, député du Lot, ancien sous-secrétaire d'Etat.

Miguel Almereyda, qui a l'habitude de prendre la responsabilité de tout ce qu'il dit comme de tout ce qu'il fait, sollicitera de la Cour l'autorisation de présenter des explications personnelles.

Cette demande est justifiée et par le caractère des débats et par l'abjecte campagne de diffamations personnelles qui fut la seule réponse des royalistes Maurras et Daudet à notre réquisitoire de salut public.

DANS SON NUMERO DE MARDI SOIR, QUI PARAITRA SUR QUATRE PAGES, LE « BONNET ROUGE » DONNERA LE COMPTE-RENDU STENOGRAPHIQUE DU PROCES.

La Manifestation d'aujourd'hui

C'est à 2 heures et demie, à la mairie du IVe arrondissement (salle des Fêtes), 2, place Baudoyer2, qu'a lieu la grandiose manifestation organisée par la Ligue des Droits de l'Homme en l'honneur d'Eugène Jacquet.

Parmi les orateurs inscrits, nous remarquons : MM. Ferdinand Buisson, président de la Ligue des Droits de l'Homme ; J.-B. Morin, député du Cher, secrétaire général du Comité républicain du Commerce et de l'Industrie ; Lebas, maire de Roubaix, récemment rapatrié.

Communiqué officiel

TROIS HEURES

An nord de l'Aisne, la lutte d'artillerie a été très active dans la région du bois des Buttes au sud de la Ville-aux-Bois.

Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement assez intense dans la région de Béthincourt. Sur la rive droite une petite attaque allemande à la grenade près du bois Carré (côté du Poivre) a été facilement repoussée. Le bombardement reste violent à l'est du fort de Douaumont et dans la région du fort de Vaux où l'ennemi n'a fait depuis avant-hier aucune tentative nouvelle pour aborder le plateau que surmonte le fort.

En Woëvre, hier en fin de journée, après une préparation d'artillerie, les Allemands nous ont enlevé, au cours d'une attaque, une petite tranchée avoisinant la route d'Etain, au nord d'Eix.

En Lorraine, quelques rencontres de patrouilles à l'ouest d'Arracourt.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

Un Héros de la République

Eugène Jacquet

Comment il vécut pour la Démocratie et tomba pour la Patrie

Document de honte

AVIS

Les personnes mentionnées ci-dessous ont été condamnées par le tribunal du conseil de guerre et fusillées ce même jour à la citadelle, à savoir :

Le marchand de vins en gros Eugène JACQUET ;

Le sous-lieutenant Ernest DEGOKINK ;

Le commerçant Georges MAERTENS ;

L'ouvrier Sylvère VERHULST.

1° Pour avoir caché l'aviateur anglais qui a atterri à Wattignies, le 11 mars dernier, l'avoir hébergé et lui avoir facilité son passage en France, de sorte qu'il a pu rejoindre les lignes ennemies ;

Le s.-lieutenant Ernest DEGOKINCK ;

2° Pour avoir entretenu et aidé des membres des armées ennemies et, après avoir quitté leru uniforme, séjourné dans Lille et les environs et les avoir fait évader en France

Par proclamation du gouvernement, du 7 avril 1915, ces deux cas étant considérés comme espionnage, sont portés à la connaissance du public pour qu'ils servent d'avertissement.

LE GOUVERNEUR.

22 septembre 1915.

Document de gloire

GRAND QUARTIEP GENERAL DES ARMEES DE L'EST *Ordre n° 2277 D. (Extrait)*

Le général commandant en chef cite à l'Ordre de l'armée :

JACQUET Camille-Eugène, commerçant à Lille, condamné à la peine capitale par les Allemands et exécu é à la citadelle de LILLE, le 22 septembre 1915, pour avoir : entretenu, caché, do né aide et assistance a des militaires français et anglais et avoir favorisé leur évasion : est mort en héros, les mains libres, sans bandeau, en criant :

« Vive la France !

« Vive la République ! »

Au grand quartier général, 15 janvier 1916.

Le général commandant en chef,
J. JOFFRE.

Pour extrait conforme :
Le Lt-colonel
Chef du bureau du personnel,
DUPONT.

C'était le 23 septembre 1915 aux premières lueurs de l'aurore. Quatre hommes, têtes nues, encadrés par un piquet de soldats allemands, traversaient la cour de la citadelle de Lille. Soudain, un chant s'éleva, lent d'abord comme une mélopée, vibrant ensuite comme un hymne de guerre.

Mourir pour la Patrie...

Aux fenêtres grillagées des cachots de la citadelle, quelques têtes apparurent. Il y avait, dans la vieille prisin, des spectateurs qui, étonnés, regardaient et écoutaient. Spectacle sublime, émouvant et inoubliable ! Les cindamnés à mort marchaient au supplice en chantant le chant des Girondins. Quand ils eurent franchi la poterne, on entendit le bruit des crosses qui retombaient lourdement sur le sol. Dans un mouvement spontané, les quatre hommes s'étreignirent.

Puis, face à l'ennemi, la tête haute, le regard droit, sans cordes, sans menottes et sans bandeaux, ils accueillirent stoïquement la mort en poussante le triple cri de :

« Vive la France ! Vive la République ! Vive la Liberté ! »

Telle fut la fin héroïque d'Eugène Jacquet et de ses camarades Maertens, Sylvère, Verhulot et Degokinck.

Le culte de la Patrie

Quel crime avaient commis ces hommes ?

Lorsque l'héroïque cité lilloise fut souillée par la présence de l'envahisseur, Eugène Jacquet, frémissant d'indignation, réunit quelques amis décidés comme lui, à accomplir, jusqu'au bout, leur devoir de patriotes.

Le plan qu'il leur proposa était noble et périlleux. Il s'agissait de cacher, d'équiper et d'aider à regagner les lignes françaises un grand nombre de soldats et d'officiers qui n'avaient pu quitter la ville.

Sans hésitation et avec enthousiasme, Maertens. Sylvère, Verhulot et Degokinck acceptèrent de seconder Eugène Jacquet.

Averti par ses espions, le gouverneur de Lille, von Heinrich, faisait battre tous les faubourgs de la cité pour découvrir les réfugiés et leurs complices. Malgré sa fureur, il ne réussit pas à trouver les coupables. Un incident vint encore augmenter sa colère. Le 11 mars 1915, après avoir lancé des bombes sur un poste de T. S. F., un aviateur anglais, dont l'appareil fut atteint par les balles allemandes, dût atterir à la Croix de Pierre de Wattignies aux portes même de Lille. Ce fut en vain que la soldatesque de von Heinrich essaya de le capturer. L'avion était en flammes et le lieutenant Mapplebeck, disparu.

Il n'était pas très loin, Jacquet, prévenu, l'avait conduit à son domicile sous un déguisement. Après des recherches mpuissantes von Heinrich adressa à la population une proclamation furibonde dans laquelle il menaçait de la peine de mort « la personne qui cachera ou qui aidera à cacher les aviateurs ».

On sait la suite. Grâce à ses mouchards, von Heinrich prit sa revanche. Arrêté avec ses amis, l'héroïque Jacquet fut arrêté, jugé, condamné et fusillé.

On me dira :

— L'épopée de Jacquet est magnifique. Elle demeurera, à jamais, dans les annales de la guerre du Droit. Ce citoyen de Lille appartient, sans doute, à la race des héros chantés par l'*Echo de Paris*. Il est évident cet exemple unique d'abnégation patriotisme n'a pu être donné que par un bon catholique, formé à l'école des Maurice Barrès et des René Bazin...

Détrompez-vous, benoîtes gens...

Pour la République

A l'heure où les sectaires du Cléricalisme dénoncent les libres-penseurs comme de mauvais Français, ou des journaux publient des lettres dans lesquelles il est dit que le chefs du Socialisme ou les membres de la Maçonnerie n'ont pas fait leur devoir patriotique, nous avons la fierté et la gloire de proclamer que Jacquet est des nôtres.

Jacquet ?

Son nom est bien connu des tisseurs et des mineurs du Nord. Militant infatigable de l'idée républicaine, défenseur ardent et convaincu de la Libre-Pensée, Eugène Jacquet était le secrétaire général de la Fédération du Nord de la Ligue des Droits de l'Homme.

Ne croyez point, qu'à ses yeux, cette fonction était purement honorifique. Incarnation parfaite du militant, le futur martyr de Lille n'appartenait pas à la catégorie de ceux qui acceptent, avec insouciance, des postes importants dans des associations multiples.

Son activité extraordinaire étonnait tous ses amis. Membre du Grand-Orient, il demanda, après l'occupation de Lille, son adhesion au Parti socialiste. Pour lui, la cause des idées de progrès et de justice était un véritable apostolat. Aucune réunion ne s'organisait sans Jacquet. Sa présence paraissait indispensable à tous les congrès. Celui de la Ligue des Droits de l'Homme qui se tint en 1914, à la Pentecôte, fut son œuvre. A cette occasion, il rédigea et publia une excellente brochure sur Lille qu'il distribua aux congressistes. Eugène Jacquet consacrait tous ses efforts au recrutement républicain. Il savait, avec une parole habile, amener à la Ligue les bourgeois comme les ouvriers.

— Toi, disait-il, tu ne fais pas partie de la Ligue. C'est honteux.

Et les Droits de l'Homme avaient un partisan de plus.

« Je meurs en laïque »

Ce que l'on n'a pas dit au cours des nombreux articles qui furent publiés à la gloire d'Eugène Jacquet, c'est le récit des derniers instants du militant républicain.

Après sa condamnation, ému par son courage admirable, l'évêque de Lille voulut solliciter sa grâce auprès des autorités allemandes.

L'avocat de Jacquet lui apprit cette nouvelle.

— Veuillez faire savoir à l'évêque de Lille — répondit le grand citoyen — que si j'ai combattu les prêtres et l'Eglise, de toutes mes forces, pendant toute mon existence, ce n'est pas à eux que je voudrais devoir la vie sauve. J'aime mieux être fusillé que de recevoir ma grâce de leurs mains.

Le 22 septembre à 1 heure du matin, quelques heures avant sa mort, il écrivait à sa femme la belle lettre suivante :

Ma chère femme,

Comme je te l'ai dit, je vais me livrer tête nue. Nous serons debout, les mains libres, les yeux non bandés. Voici les conditions. Nous crierons : Vive la République ! Vive la France ! et nous nous dispenserons de rien dire aux exécuteurs qui paraissent consternés. Nous avons vu des soldats pleurer.

Je meurs en laïque et en athée convaincu.

Adieu, ma chère Jeanne, adieu.

E. JACQUET.

Mystique de l'idée républicaine, Jacquet est mort fièrement pour son Idéal. Il avait confondu, avec la même foi, le culte du Socialisme et l'adoration de la Patrie. C'est au nom de la Démocratie qu'il lutta pendant toute sa vie. C'est pour la France qu'il est tombé, face à l'ennemi. Ni l'une, ni l'autre n'oublieront ce que ce simple citoyen a fait pour elles. « Heureux, disait lord Byron, ceux qui meurent pour la Liberté ! »

Plus tard, lorsque nos troupes victorieuses rentreront dans la cité conquise la France républicaine déposera sur l'humble tombe du cimetière de Lille une couronne de fleurs pourpres, la couronne des martyrs et des héros...

Léo POLDES.

A Eugène Jacquet

VIVE LA REPUBLIQUE.
(Ses dernières paroles).

Dors en paix, ô martyr de la France immortelle.
Dors en paix sous la terre où la Haine germa.
Dors en paix dans la vieille et noble citadelle.
Dors en paix dans le sol que ton grand cœur [aima.

Ton courage égala ceux de l'antique Rome.
Tu tombas, le front haut, mains libres, les yeux [clairs ;
Comme on tombe dans le Pays des Droits de [l'Homme :
Hautain, dominateur, les regards pleins d'éclairs.

Tu fus le citoyen sans peur et sans reproches
De cette République en laquelle tu crus,
Qui poursuit son chemin vers les aurores proches
Des purs progrès humains immensément accrus.

Non, non, ton Idéal n'est pas mort sous les balles
Des bourreaux aveugles qui l'ont assassiné :
Les Césars, les Nérons, les Héliogabales
N'ensevelliront pas son effort obstiné.

Quand demain nos drapeaux vainqueurs, sur ta [dépouille
Très bas s'inclineront, devant le mur sanglant,
De ta tombe qu'encor leur voisinage souille,
Il ressuscitera, dans leurs plis, plus vivant.

Plus fier, plus lumineux et plus sûr de lui-même,
Imposant sa splendeur au Monde rénové,
Ton Idéal, crié dans ton souffle suprême,
O martyr, reprendra son essor retrouvé.

La France, à pleines mains, jettera les lumières
Dont les derniers regards furent tout éblouis ;
Et, surgissant comme un soleil sur les frontières,
Eclairera les cœurs par Elle épanouis.

Dors en paix ! Dors en paix ! La République [veille.
Patiente, elle attend l'heure de son destin.
Dors en paix, ô martyr ; le Monde se réveille.
Dors dans la nuit d'où va monter un grand ma- [tin.

EMILE-PIGNOT.

Faits divers

UNE RIXE. — Hier à 20 heures 15, passage Violet, en face le 4, au cours d'une discussion entre les nommés Albert Decizy, 17 ans, tourneur, 52, rue Balfroi, Georges Bauer, 19 ans, polisseur 6, rue Sedaine et Emile Brotignot, 18 ans, polisseur 8, rue Popincourt, ce dernier a été frappé d'un coup de couteau au côté gauche de la tête. La blessure est sans gravité. Après avoir été soigné à St-Antoine il a rejoint son domicile. Decizy et Bauer ont été arrêtés.

UNE PÉNICHE COULE. — A 6 heures 45, la péniche *Pierre-Marie* chargée de sable, remorquée par la *Mésange* a heurté la dernière pile du Pont-Neuf côté quai de l'Horloge et a coulé aussitôt. Il n'y a pas eu d'accident de personnes.

Il ne reste plus qu'une seule arche de libre sous le Pont-Neuf. La brigade fluviale prévenue est sur les lieux.

La Bataille de Verdun

La témérité allemande s'affirme une fois encore

L'ennemi, hors d'haleine, par le prodigieux et inutile effort de la veille, s'est reposé hier. Sur la rive gauche de la Meuse comme à la lisière de la Woëvre, c'est-à-dire sur les deux ailes du front d'attaque, la poussée avait été prodigieusement forte.

Les Allemands ne purent déboucher ni à droite ni à gauche et restèrent sur leurs positions de départ avec un bilan funèbre qui ne cède en rien à ceux des tentatives précédentes.

L'ennemi soutient, par contre, une action d'artillerie intense sur le centre, aux abords du tant désiré fort de Douaumont.

Nous devons nous tenir aujourd'hui à la stricte observation des faits. Tenter un commentaire à leur propos serait inévitablement redire ce qui a été déjà dit et redit depuis plusieurs jours.

Un point du champ de bataille doit cependant retenir notre attention, parce qu'il sera tres vraisemblablement et très prochainement le théâtre de sanglants combats. Nous voulons parler de la région de Vaux.

Le fort qui porte ce nom est établi au sommet d'une croupe, dominant de cent mètres environ la plaine de la Woëvre. Cette apophyse découpée dans la crête des Hauts-de-Meuse, est limitée au nord par le ravin où coule le ruisseau de Vaux.

Sur les alluvions de ce ravin et à 1.800 mètres environ au nord-ouest de l'emplacement du fort, se dressait le village aujourd'hui détruit par les deux artilleries et occupés par les deux adversaires.

Au devant de la croupe et à moins de deux kilomètres du fort, se trouve le petit village de Damloup.

Le versant méridional du ravin de Vaux est trop escarpé pour que l'ennemi songe à tenter l'assaut de la croupe par ce côté. Cependant, entre le cimetière de Vaux et le village de Damloup, le pied du versant offre une pente assez douce surmontée d'une contre-pente raide, mais néanmoins accessible.

C'est sur cette pente que l'ennemi a, sans doute, pu progresser quelque peu.

La contre-pente hérissée d'embûche et couverte d'une inextricable réseau de fils de fer n'a pu être abordé par l'assaillant.

Enfin, un ravin sec relie le plateau à la plaine par une pente assez facile et un chemin de terre accessible à l'infanterie.

Deux batteries gardent l'entrée de ce val.

L'une de ces batteries couvre d'ailleurs le versant abordable de la croupe, occasionnant par un feu de flanc de terribles ravages dans les colonnes d'assaut.

Nous ne voulons — et ne pouvons d'ailleurs pas — préjuger du sort des prochains combats, bien que notre confiance soit très grande. Il est néanmoins de la plus haute évidence que la croupe de Vaux est, tant par sa situation topographique que par l'organisation de la résistance, puissamment défendue. L'entreprise allemande est de son côté pleine de témérité.

Pour aborder les ouvrages constituant la défense immédiate de la position, des divisions ennemies devront être encore sacrifiées.

Car — et mettant, contre toute vraisemblance, les choses au pis — s'il est vrai que la chute des forts nord de Verdun aurait pour seule conséquence de faire de la ville un point de la zone neutre qui sépare les combattants, ne conviendrait-il pas de célébrer comme une belle victoire, une résistance qui aurait décimé les forces de l'ennemi pour un résultat nul ?

Mais, nous n'en sommes pas là et nous avons le devoir d'espérer infiniment mieux.

R. LECOINTRE-PATIN.

L'opinion hollandaise

De la *Gazette de Hollande* :

En même temps que cette nouvelle tentative au sud-est de Verdun, nous voyons les Allemands diriger un autre effort, non moins puissant, au nord-ouest cette fois, de la grande forteresse française, sur la rive gauche de la Meuse, dans le secteur Régneville-Forges-Béthincourt. La furieuse lutte qui s'est engagée sur cette partie du front n'a point donné jusqu'ici de résultats bien notables : les impériaux ont cependant réussi à progresser dans la direction du bois des Corbeaux, à l'ouest de la Meuse.

Toutes ces attaques allemandes ne paraissent pas d'ailleurs avoir le moindrement ébranlé la résistance des troupes françaises qui continuent de tenir bon sur toute la ligne, en attendant que l'épuisement escompté de l'adversaire leur permette, à leur tour, de prendre l'initiative des opérations.

Berlin se fâche

Amsterdam, 12 mars. — Un train allant de Hollande en Allemagne a été arrêté à Spandau pendant plus de dix heures. Tout le temps que dura l'arrêt, défense fut faite aux voyageurs de sortir de leurs voitures. On attribue cette mesure aux émeutes qui se sont produites à Berlin lorsqu'on apprit quelles pertes importantes les Allemands avaient éprouvées devanrt Verdun, émeutes dont on ne voulait pas que les voyageurs fussent témoins.

Le Kaiser rentre dans sa capitale...

Amsterdam, 12 mars. — Le Kaiser est attendu à Berlin lundi ou mardi.

L'Autre Guerre s'organise

Le Conseil de Guerre économique des Alliés

L'autre guerre s'organise. Tout fait présumer, que nous serons prêts pour celle-là mieux que pour celle qui nous surprit il y a vingt mois.

La France tiendra son rang dans le monde — et parmi ses alliés elle ne sera pas la dernière à fourbir les armes nouvelles, nécessairls pour l'autre victoire.

Il nous est particulièrement agréable d'enegistrer, à ce propos, l'hommage de nos amis d'Outre-Manche.

Commentant la réunion prochaine du grand Conseil de guerre économique des Alliés qui doit se tenir à Paris dans quelques jours, le *Times* écrit :

La Conférence de Paris aura pour objet de compléter le pacte militaire des Alliés par un pacte économique. Elle a lieu à la demande du gouvernement français. En nous apprenant ce fait, M. Asquith a révélé à upublic un renseignement intéressant et de bon augure pour la marche des négociations. Nous pouvons être sûrs que les Français savent très précisément ce qu'ils veulent faire. Ils ont montré plus de pénétration que nous dans leurs jugements sur les Allemands .En décidant cette nouvelle marche, ils ont certainement en vue un but précis, et ils sont en mesure de définir avec netteté la politique qui permettra d'l'atteindre.

Un « but précis », « une politique définie avec netteté », voilà certes, qui nous changera des hésitations et des tergiversations coutumières.

C'es tune bonne nouvelle que nous apporte là notre confrère de Londres.

Elle sera, partout en France, accueillie joyeusement et comme un gage des nécessaires revanches.

***

Et voici autre chose.

M. Lucien Voilin, député de la Seine, au nom d'un grand nombre de ses collègues, vient de déposer une proposition de loi se rapportant aux allocations des convalescents et réformés.

Projet excellent, mais jusque-là, dans la note des interventions parlementaires habituelles.

Heureusement inspirés, M. Voilin et ses amis ne s'arrêtent pas là. C'est le problème même de la démobilisation qu'ils posent :

« Quand la paix aura été conquise, disent-ils, nos mobilisés qui l'auront gagnée par leusr souffrances et leur héroïsme seront licenciés. Mais, eux aussi, rentreront chez eux, sans ressources et san travail. Souvent le foyer familial aura épuisé jusqu'au dernier sou les petites économies faites avant la guerre. L'industrie, le commerce, ne reprendront leur activité complète qu'un certain temps après la paix. Les ouvriers et employés seront donc en chômage forcé en attendant la reprise du travail. « Vont-ils se trouver, ces défenseurs de la France, couverts de lauriers, mais mourant de misères ? C'est dès maintenant qu'il faut prévoir pour eux en leur assurant une allocation journalière qui leur donne au moins le strict nécessaire pour vivre et leur permette d'attendre, sans trop de souffrance, le retour de leurs forces et le travail rémunérateur. »

On ne pourrait mieux définir l'effort indispensable. Ce projet-là mérite l'urgence. On ne peut lui faire qu'un reproche : c'est de n'être encore qu'un projet. Qu'on se hâte d'en faire une loi.

Jean GOLDSKY.

En Roumanie

La veillée des armes

Nous extrayons ce passage émouvant d'une lettre publiée par l'un de nos confrères :

Bucarest, 27 février.

On sent ici que la période d'attente dans laquelle nous vivons est bien près de sa fin. L'armée roumaine, mobilisée en partie depuis le commencement de la guerre, a été amenée, peu à peu, par des appels successifs de classes sur le pied de guerre : elle est forte actuellement d'un million d'hommes, bien équipés, bien exercés, munie d'une bonne artillerie et d'abondantes munitions : elle est prête à entrer en campagne : elle n'attend plus que le signal qui doit venir de haut.

Le rappel du ministre allemand de Bucarest

Salonique, 11 mars. — On assure dans des milieux bien informés que le rappel du ministre d'Allemagne de Bucarest serait définitif. Le grand gaspillage d'argent fait pour la propagande et la corruption allemandes en Roumanie et qui n'ont pas donné des résultats appréciables, lui est imputé.

D'autre part, on le rend également responsable de l'achat des 80 mille wagons de céréales, par les Anglais.

On assure qu'il y a beaucoup de chances pour que M. von dem Busche ne revienne plus à Bucarest.

AUX ÉCOUTES

La Jeunesse et la Guerre

Le Daily Mail *publie une photo intitulée « exercices de sauvetage ». De jolis enfants souriants portent sur eux les ceintures protectrices qui leur permettront d'échapper à la mort, toujours à redouter. En se jouant, ils ont fait les mouvements nécessaires au sauvetage. De sport gracieux, bienfaisant, la nage deviendra d'un moment à l'autre la seule chance de salut. La jolie insouciance des petits met son sourire sur ces préparatifs qui peuvent devenir si tragiques.*

Comme ils auront été mêlés à nos jours d'angoisse tous les petits de tous les pays. Quel souvenir en garderont-ils ? Une ombre ne planera-t-elle point sur leur vie de les avoir traversés ?

Un rédacteur du Worwaerts *contait dernièrement qu'à Berlin, il avait été effrayé de voir autour de lui des gosses graves accomplissant quantité de besognes. Chez nous aussi les enfants ont participé à nos épreuves. Les jeunes gens de 20 ans ont perdu l'insouciance de leur âge. Ceux qui les suivent, employés çà et là, aident la mère à gagner le pain, remplaçent les aînés, avec une sérieux acquis au contact des tristesses qu'ils frôlent.*

Retrouvera-t-elle son trésor perdu de gaieté, d'insouciance, cette jeunesse trop tôt murie ? Souhaitons-le. Notre enfance fut imprégnee des récits de 70, dont souffrirent nos mères.

La grande épouvante de cette fois ne va-t-elle pas influer sur l'adolescence bien davantage mêlée qu'en 70, aux dures réalités de la cruelle tourmente.

Fanny CLAR.

Deux Plaquettes

Sous ce titre très significatif de la mentalité de l'auteur *A propos du moine Romain des Rolland Furieux*, un monsieur William Vogt, qui loge en l'hôtel du pavillon, 6, rue de Verneuil, VIIe arrondissement, vient de gaspiller une trentaine de pages d'un papier banal, tâchant à équilibrer des coqs-à-l'âne idiots dans une boue nauséabonde, dont les éclaboussures n'atteignent, heureusement, que lui.

Cette trentaine de pages à la prétention d'être : « une riposte à l'auteur d'*Au-dessus de la Mêlée* et à ses thuriféraires de jadis et d'aujourd'hui » et de se vendre : un franc (*tous* droits réservés).

Ces « thuriféraires d'aujourd'hui » sont, paraît-il, « une douzaine de pacifistes et d'intellectuels qui raisonnent comme des sabots ».

Si M. William Vogt le désire je suis certain que cette douzaine — et beaucoup d'autres — sont tout prêts à lui montrer que leurs sabots, s'ils ne savent pas raisonner, sauraient du moins résonner... dans le bas de son dos.

Mais laissons les immondices aux bons soins des boueux. J'ai là une autre plaquette, au même prix (A. Patay, édit.) *La Sublime Epopée*, par M. Alphonse Walch, dont les vers mériteront d'être conservés.

La plupart ont déjà été récités par nos meilleurs artistes dans les nombreuses représentations de gala que la charité et la solidarité occasionnèrent. On les retira avec plaisir.

Les « humoristes » *Attila II, Kronprinz* et *François-Joseph* sont parmi les plus belles pièces de ce recueil.

Georges-Bazile.

Un Républicain allemand

Un jeune écrivain allemand, Hermann Fernau, vient de publier chez Orell Fussli, à Zurich, une brochure à tendance nettement républicaine : *Justement parce que je suis Allemand !* Se basant sur le livre *J'accuse*, il demande que non seulement le gouvernement allemand se disculpe honnêtement (s'il le peut) des accusations portées contre lui, mais encore qu'on instruise un procès en règle contre les coupables convaincus d'avoir déchaîné la guerre.

Ce qu'il y a d'intéressant dans cette brochure c'est que l'auteur y expose carrément que « l'histoire du peuple allemand n'était jusqu'ici somme toute, qu'une histoire de dynasties et que les intérêts des dynasties étaient toujours (et notamment en Prusse) en opposition directe aux intérêts du peuple ».

Il s'attaque spirituellement aux intellectuels, pacifistes et socialistes allemands qui n'ont pas le courage de nommer les vraies causes de la guerre par leurs véritables noms :

« Si les socialistes à la manière de Scheidemann voulaient être sincères, ils devraient admettre qu'une seule constitution féodale en Europe est infiniment plus dangereuse pour la paix du monde qu'une dizaine d'antagonismes capitalistes en total. »

Du reste, comme cette brochure paraîtra prochainement en traduction française, nous n'en dirons pas davantage aujourd'hui.

Vous croyez peut-être que la brochure de Fernau paraissant dans un pays démocratique et républicain par excellence, aurait eu toutes les sympathies de nos amis suisses ?

Pas du tout : Elle n'était pas encore depuis une semaine dans les vitrines des librairies que déjà la censure suisse y mettait le holà et l'interdisait pour l'exposition publique et l'envoi postal sous pli ouvert. Tous ceux qui liront ce petit opuscule seront étonnés d'une telle mesure, car il ne contient vraiment pas le moindre danger pour la neutralité suisse. Tout au plus est-il un peu vif à l'égard des pangermanistes et des défenseurs de la thèse monstrueuse d'une guerre préventive. Or, on laisse circuler et exposer librement en Suisse allemande les écrits de tous les pangermanistes et de tous ceux qui défendent la thèse officielle allemande, alors qu'on met à l'index les écrits qui défendent les principes du droit des peuples, c'est-à-dire les bases mêmes de la démocratie suisse.

Qu'est-ce à dire ? Qu'il y a, malgré tout ce qu'on nous dira, des républicains allemands, mais qu'ils ont les plus grandes difficultés de se manifester. Impossible donc de former sur le territoire de la libre Helvétie un noyau de parti républicain allemand pour lequel les éléments ne manqueraient certes pas. La Suisse y verrait une menace pour sa neutralité. Nos voisins républicains et neutres ont tous les égards pour les écrivains pangermanistes, mais ne tolèrent pas qu'il y ait des Allemands républicains. Ce n'est pourtant pas les théories de races et les dangereux sophismes sur le droit divin de guerre qui font marcher les usines suisses et fournissent du pain au peuple suisse. Nos amis suisses ne nous rendent guère la monnaie de notre pièce. C'est nous qui leur fournissons presque tous les vivres et matières premières et c'est eux qui favorisent les idées impérialistes et pangermaniques. Quand donc comprendront-ils que la vraie neutralité exige les mêmes droits pour tous et que la Suisse a mille raisons morales, politiques et économiques à favoriser plutôt les idées de la grande république sœur que celle de sa voisine vorace du nord.

—o—

On constate, depuis quelque temps que les jeunes bonnes parisiennes, pour ressembler sans doute à nos braves infirmières qui remplissent au front et dans les ambulances leur sublime devoir, ont pris l'habitude, le matin, de se coiffer d'un linge bleu qui rappelle la cornette de nos ambulancières.

Les enfants jouent à la guerre en se coiffant de képis, nos « boniches » les imitent.

—o—

Entre amies :
— Elle a une jolie bouche.
— Oh ! c'est un simple incident.
— Oui, mais qui n'est jamais clos.

—o—

Le *London Opinion* raconte une amusante histoire que rapporte le *New-York Herald* :

Pendant le récent séjour du colonel House, l'envoyé spécial du président Wilson, à Berlin, il alla à la banque chercher de l'argent allemand. Naturellement on ne lui remit que des billets, mais le colonel s'étonna qu'on mit tant de soin à lui choisir les billets et qu'on le fit tant attendre, alors que d'autres clients de moindre importance étaient servis immédiatement. Il eut l'explication plus tard. Une des excentricités préférées des Huns, c'est d'écrire sur le dos des billets : « *Gott strafe England* ! » et très souvent ils ajoutent : « *und Amerika* »! On comprend que les billets remis à l'envoyé du président aient été spécialement épluchés afin qu'il ne reçût pas un billet doux de ce genre.

—o—

Elle est terriblement significative à contempler la carte que publie le *Matin*. Une immense tache noire s'étale rongeant l'Europe d'une mer à l'autre. D'étroits espaces seuls sont en blanc.

Le noir délimite les nations en guerre. L'historien qui, plus tard, beaucoup plus tard, contemplera cette ombre, hésitera avant de commencer à écrire :

...en 1914, les peuples ayant atteint un degré de civilisation avancée...

—o—

Pour faire concurrence au Jardin de Jenny, voici qu'on va envoyer des graines aux soldats. Dix mille sachets de semences potagères leur sont déjà offerts. Carottes, choux, épinards, laitues, oignons, persil, poireaux, radis vont être, tout comme de braves poilus, envoyés au front.

Pourvu que les marmites ne viennent pas arrêter la croissance des épinards ou bouleverser les plants de radis.

—o—

Les écoliers d'Allemagne vont être instruits à faire de la propagande pour l'emprunt. De maison en maison, ils iront inviter les particuliers à souscrire pour 100 marks. Dans les écoles mêmes, les instituteurs font des collectes.

On dirait qu'il y a du tirage, et que les souscripteurs se font plutôt tirer l'oreille.

M. Helfferich, ministre des Finances, a bien du travail.

Les Revues

LA NOUVELLE REVUE (1er mars 1916) article du docteur *Molinié*, médecin-major (l'incorporation de la classe 17) ; Ernesta *Stern* (le Baptême du courage, manuscrit de guerre) ; Georges *Moraël* (les grandes crises de la Flandre) ; Paul Louis *Hervier* (le général von Bissing) ; J. et G. *Philippar* (la Turquie d'hier) ; un poème de Maurice *Olivaint* (les Hirondelles) ; un drame de Léon *Hennique* et Johannès *Gravier*. (Reines de Rois) et une chronique de quinzaine du général Malleterre.

THE DRAMA — Chicago — (février 1916) publie une pièce in-extenso traduite du russe de Michel Artzybasheff : *La Guerre*. Des articles de Thomas Seltzer (*Michel Artzybasheff*), Alfred Arvold, Annie N. Meyer (*La folie de la réclame théâtrale*), F. L. Peirce (une étude très intéressante d'un dramaturge réaliste américain au talent vigoureux et original : *Eugène Walter*, « le Pinero américain », Ezra Pound (*M. James Joyce et le théâtre moderne*), etc...

Expositions

L'aide aux familles des prisonniers de guerre français et belges dirigée par Mme Gustave Kahn, expose du 13 au 18 mars, 25, boulevard de la Madeleine, à la Galerie Bernheim-Jeune obligeamment prêtée, à cette occasion, 200 toiles, pastels, sculptures, aquarelles, dessins, etc., offerts pour sa tombola par les plus notoires artistes de ce temps. Entrée gratuite.

***

Le « Vêtement du Prisonnier de guerre », nous prie de faire savoir que l'Exposition de tableaux organisée par ses soins dans les galeries d'art gracieusement mises à sa disposition par M. Georges Bernheim, 40, rue de la Boétie, ne restera ouverte que jusqu'au 14 mars inclus.

Livres reçus

W. VOGT. — *A propos du moine Romain des Rolland furieux*. 1 fr.

Alphonse WALCH. — *La Sublime Epopée*. A Patay, édit. 1 fr.

J. M. BECK. — *The Case of Edith Cavell*. Putnanis, London, 6 d.

W. H. SKAGGS. — *German Conspiracies in America*, 5 fr. — A. J. TOYNBEE. — *The destruction of Poland*, 2 d. Fisher Unwin, London.

W. J. ASHLEY. — *Germany's food supply*. Truscott, London.

Cardinal MERCIER. — *An appead to truth*. Hodder et Stoughton, London, 2 d.

E. P. OPPENHEIM. — *A people's man*, 2 fr. ; Ian HAY. — *A Knight on wheels*. 2 fr. Nelson's Continental Library, Paris-London.

Robert BRIDGES. — *The Spirit of Man*. An Anthology, 15/. Longmans, Green and Co. London.

Mardi soir, " LE BONNET ROUGE " paraîtra sur QUATRE pages et publiera le compte-rendu sténographique du procès des nouveaux chouans de l'" Action Française ", procès qui vient lundi, à la Chambre des Appels correctionnels.

Les grèves dans les grands magasins

Hier, à la Bourse du Travail réunion des ouvriers et ouvrières du « Printemps ». Le ministère du Travail s'était entremis entre les grévistes et le magasin.

Une délégation devait être reçue par les administrateurs. Mais devant la condition émise qu'aucun membre du syndicat ne serait admis, les ouvriers refusèrent tout essai de conciliation.

Au Louvre, une commission va examiner les revendications demandées.

" L'HOMME ENCHAINÉ "
Rédacteur en Chef : G. CLEMENCEAU
suspendu 8 jours
PAR LA CENSURE
reparaît
DEMAIN
sur 4 pages

Tribune des Lecteurs

Justifié par l'ennemi

Nous connaissons tous le tragique cas de conscience qui s'est posé l'autre jour, en pleine mer, au patron d'un chalutier anglais. Cet homme, qui commandait un bateau monté par quelques matelots, se trouva en présence d'un zeppelin qui coulait, et dont les vingt marins implorèrent son aide.

L'Anglais, en abordant le ballon avait, l'intention de sauver ces hommes ; mais il s'aperçut qu'il était en face de tout un équipage au moins deux fois supérieur au sien, et armé, tandis que lui n'avait qu'un pistolet à bord. Il sentit l'impossibilité de faire prisonniers ces vingt Allemands, et partit espérant rencontrer sur sa route un navire plus fort qui recueillerait les naufragés. La presse allemande l'a accablé de reproches haineux. Et l'évêque de Londres, commentant l'incident, dit que quoique ayant agi par nécessité, il ne pouvait y avoir actuellement dans toute l'Angleterre un homme plus malheureux que ce patron de chalutier. Mais s'il faut à la conscience de cet homme un apaisement, qu'il l'ait. C'est l'Etat-major allemand lui-même qui apportera à sa conduite une plénière justification.

Le Règlement militaire allemand « Kriegsbrauch im Landkriege », (1902) (1) déclare :

« On entend par moyens de guerre toutes les mesures qu'un Etat peut prendre contre un autre Etat pour atteindre le but de la guerre, et soumettre l'ennemi à sa domination : ces moyens relèvent *ou de la force ou de la ruse* ».

Si ces officiers de marine et matelots allemands, tous armés, s'étaient rendus sur le chalutier, même de bonne foi au début, ils se seraient immédiatement rappelés que l'emploi de la ruse leur est imposé par leur règlement, et malgré la parole donnée, il est inadmissible qu'ils eussent consenti à se laisser conduire comme prisonniers en Angleterre par un civil. Ils lui eussent, selon toute vraisemblance, revolver au poing, donné l'ordre de mettre le cap sur la côte allemande. C'est donc le capitaine anglais, qui, sous menace de mort, eût été avec ses hommes au pouvoir de ses propres prisonniers. Or, le même règlement allemand a prévu le cas, et nous y lisons :

« Les prisonniers peuvent être mis à mort en cas de nécessité inéluctable, lorsqu'il n'y a pas d'autre moyen de les garder, et que leur présence *constitue un danger pour la propre existence du capteur*. »

Voilà donc le capitaine anglais complètement absout par l'Etat-Major allemand lui-même. Et encore, ne mit-il pas *à mort* l'équipage du bateau assassin — il se contenta de l'abandonner tout en cherchant à le faire secourir par un navire capable de procéder à la capture.

Nous renvoyons donc les journaux allemands qui accusent si amèrement d'inhumanité le patron du chalutier anglais, au texte du Règlement de guerre élaboré par leur propre Etat-Major.

Alphonse HUILLARD.

(1) Voir page 95 des « Usages de la Guerre et la Doctrine de l'Etat-major allemand, par Charles Andler, Paris, Alcan, 1915.

Pour nos Poilus

« Je suis enchanté de voir que le journal le *Bonnet Rouge* dont je suis un lecteur assidu, même sur le front, veuille bien prendre la défense des pauvres bougres et des pauvres poilus et leur réserver quelques lignes dans une colonne spéciale, aussi, je viens soumettre à votre approbation un petit fait qui m'est arrivé dernièrement :

Etant en permission de six jours à Paris, j'ai passé une de mes premières journées à voir quelques amis et à faire certaines courses ; naturellement j'étais très heureux de pouvoir me promener ainsi sur les boulevards, mais pour mon malheur, je ne me suis pas soucié de l'heure qu'il pouvait être, et quand, vers 20 heures 30, affamé par les quelques kilomètres que je venais de parcourir, je voulus me restaurer pour réparer mes forces perdues, tous les restaurateurs me répondirent à l'unanimité qu'à leur grand regret ils ne pouvaient m'accepter dans leurs établissements, que l'heure fixée était dépassée.

Je voudrais bien savoir pourquoi les militaires qui ont faim comme les civils, n'ont pas le droit de dîner après 20 heures 30, alors que ces mêmes civils ont jusqu'à 22 heures, pourquoi ?

Pourquoi aussi les militaires permissionnaires qui veulent aller au concert, n'ont pas le droit à l'entr'acte, d'aller prendre un bock comme tout le monde ?

Et combien d'autres petits faits analogues.

Avec de tels procédés nous en arriverons à être pire qu'en Allemagne, chose que je ne voudrais pas.

Je vous en prie, Monsieur le Rédacteur, parlez pour moi, ainsi que pour tous mes camarades, c'est une bonne cause que vous défendrez. »

Fernand THOMAS.

Gendarmerie

Quelques passages de son histoire

Les jours tragiques que traverse notre chère patrie remettent en lumière le patriotisme fier, ardent et actif qui est une qualité inhérente à notre race !

Nos vaillants poilus — quelle que soit l'arme à laquelle ils appartiennent — par la simplicité de leurs actes, par leur héroïsme, par la foi vivace qu'ils ont toujours et qu'ils conservent en la victoire qui doit couronner leurs efforts et leur courage invincible, font revivre dans l'histoire de la France les traits de bravoure, d'élan et de mépris de la mort qui sont pour nous l'héritage glorieux que nous ont légué nos ancêtres.

La gendarmerie qui est une de nos plus anciennes armes, de nos plus solides institutions, qui constitue en un mot l'une des assises de la République et est la cheville indispensable de la parfaite moblisation, n'aura pas été étrangère à notre succès final. Car, sans être par trop optimiste, mais tant soit peu observateur il n'y a maintenant plus de doute à avoir sur l'issue de cette guerre que le kaiser — dans son rêve d'hégémonie — a déclaré à l'Ancien Monde.

A côté des traits quotidiens d'héroïsme civil dont font journellement preuve en temps de paix ces soldats d'élite, nous pourrons enregistrer maintenant, des traits nouveaux de dévouement et d'héroïsme militaire accompli par les braves gendarmes au cours de cette terrible guerre.

Ce ne sont du reste pas les premiers actes dont peut s'enorgueillir la gendarmerie. Sans vouloir refaire ici l'historique de cette arme, qu'il me soit permis simplement de rappeler quelques-uns de ces traits héroïques qui sont sa gloire et le patrimoine de son histoire. Il est également inutile de remonter à sa création pour connaître la valeur des glorieux soldats qui composent ses rangs et qui au siècle dernier ont connu les champs de bataille de : Marengo, Dantzig, Friedland, Hondschoote et surtout Villa-Diégo, pendant la guerre d'Espagne.

C'est à que quatre escadrons de la 1re légion de gendarmerie à cheval, enfoncèrent, dans une charge irrésistible, neuf escadrons des fameux « dragons rouges anglais » contraignant l'élite de la cavalerie anglaise à montrer, pour la première fois, le dos à l'ennemi, après une mêlée furieuse, lui tuant ou blessant plus de 250 hommes et en capturant 90.

C'est le colonel Béteille — un brave — qui mena si rondement cette splendide charge, il fut relevé parmi les cadavres. Il était complètement défiguré par les nombreuses blessures qu'il avait reçues. La tête et le visage entamé par six coups de sabre et son uniforme en lambeaux. L'on dit souvent que le gendarme à la vie dure, l'adage en est peut-être venu de là, car le colonel Béteille survécut à cette journée mémorable — pour lui et la gendarmerie — et se vit nommer général par l'Empereur.

Mais ce fait d'arme n'est pas le seul à l'actif de la gendarmerie. Nombreux et éclatants ils continuèrent jusqu'à nos jours; qui de nous n'a entendu raconter les charges immortelles des gendarmes d'élite de Waterloo. Et pendant la conquête de l'Algérie, la prise de la Smala d'Abd-el-Kader. Et pendant la guerre de Crimée : Sébastopol, les fameux retranchements du Mamelon-Vert, où le glorieux drapeaux des gendarmes flotta le premier au milieu de 120 officiers et gendarmes tombés pour sa gloire et sa défense.

Puis ce fut le désastre de 1870-1871. Pendant les jours malheureux que traversa notre chère Patrie, la gendarmerie sut encore donner la preuve de son dévouement. Elle sut montrer qu'elle était une des forces vives et indestructibles de notre belle France. Pendant un instant elle sut faire reculer la défaite. C'est elle qui entraîna les jeunes troupes à Beaugency, Meung, Vendôme, Dijon, etc.

Puis vint la bataille du Mans. C'était la panique. Désemparée notre armée reculait en désordre, c'est alors que le général Bourdillon, commandant une brigade de gendarmerie arrêta devant le faubourg de Pontlieue l'ennemi plus de trois fois supérieur. Sa brigade se retira lentement et fièrement, laissant 3 officier et 160 hommes hors de combat.

Les nobles soldats de l'armée d'élite sont restés dignes de leurs ancêtres et au cours de cette guerre nombreuses sont les actions d'éclat qu'ils ont accomplies et dont nous reparlerons.

Jean MICHU

Devant les Conseils de Guerre

Vœux de la Ligue des Droits de l'Homme

A l'heure où le Sénat va se prononcer sur le rapport de M. Flandin, la Ligue des Droits de l'Homme rappelle au Ministre de la Guerre ses vœux.

Elle prend acte avec joie de la double concession que, sur la demande de la Ligue, M. Galliéni a faites aux intérêts de la défense ;

1° En donnant à l'avocat le droit de conférer avec l'inculpé dès que celui-ci est détenu ;

2° En autorisant la communication du dossier au défenseur après le dernier interrogatoire et avant la clôture de l'information.

Elle lui demande au surplus de défendre devant la Haute-Assemblée le texte voté par la Chambre et notamment de souscrire :

1° A l'abrogation des cours martiales instituées par le décret de circonstance du 6 septembre 1914 ;

2° A l'application du droit commun en matière d'instruction ;

3° Au rétablissement du pourvoi en cassation ;

4° A l'applicabilité des circonstances atténuantes à tous les crimes et délits ;

5° A la restriction de la compétence des conseils de guerre aux seuls crimes prévus par les articles 75 à 149 du code pénal.

De 14 heures à minuit

— 587e jour de la guerre.

— Communiqué de la nuit : En Belgique, tirs de destruction sur les tranchées et les boyaux ennemis de la région de Steenstraete et des environs de Bixschoote.

En Artois, à l'est de Neuville, nous avons fait sauter une mine dont nous avons occupé l'entonnoir.

Entre Somme et Oise, nous avons bombardé les organisations allemandes de la région d'Herbécourt, de Laucourt et de Beuvraignes.

Au nord de l'Aisne, la canonnade s'est maintenue très vive dans la région du bois des Buttes, sud de la Ville aux Bois.

Sur la rive gauche de la Meuse, l'activité des deux artilleries a été moins vive au cours de la journée. Sur la rive droite, le bombardement s'est maintenu intense dans la région à l'ouest de Douaumont. Il a été plus lent sur le reste du secteur ainsi qu'en Woëvre. L'ennemi n'a tenté aucune action d'infanterie sur tout l'ensemble de notre front.

D'après de nouveaux renseignements, les assauts infructueux lancés hier contre nos tranchées à l'ouest de Douaumont ont été meurtriers pour l'ennemi. Les Allemands ont attaqué par trois fois en colonnes par quatre. Fauchés par nos tirs d'artillerie et nos feux de mitrailleuses, ils ont dû se retirer laissant le terrain couvert de cadavres.

— Toujours souffrant, le général Galliéni n'a pas assisté au conseil des ministres.

— Le général Porro, sous-chef d'état-major de l'armée italienne, accompagné du colonel Albricci, du lieutenant-colonel Alberti et du lieutenant Soumani est arrivé à Paris. Il prendra part à des conférences qui seront tenues au grand quartier général.

— Près de Douaumont un de nos avions a abattu un fokker qui est tombé en flammes dans les lignes allemandes.

— De nombreux laitiers ont porté le prix du lait de 0 fr. 35 à 0 fr. 40 le litre.

— Les élèves des lycées de Paris vont offrir une épée d'honneur, au prince Alexandre de Serbie.

— La population du Brésil voudrait se solidariser avec le Portugal.

— Plusieurs wagons contenant des obus et des cartouches ont sauté, rue Pierre Corneille, au Grand Quevilly, près de Rouen. Il y a deux morts et deux hommes légèrement blessés.

— Un prisonnier allemand, Heinrich Thuch, occupé au déchargement des wagons à Clermont-Ferrand, volait en gare des bouteilles de liqueur. En prévention de conseil de guerre.

La Défense des Locataires

Petite Correspondance

COURTY-COMPANS. — Soyez sans inquiétude ; vous ne pouvez être poursuivi. La loi en discussion vous donnera satisfaction.

M. C. — Quel est le montant de votre location ? Est-ce une chambre meublée ?

M. C. 1868. — Avez-vous signifié au propriétaire la disparition ? Venez nous voir.

C. B. 102. — Vous bénéficiez du moratorium. Votre propriétaire est dans son tort, mais vous devrez la citer devant le juge de paix.

A. P. 451. — Votre situation est délicate. Offrez la moitié. En cas de discussion, venez nous trouver.

N. G. 128. — Vous bénéficiez des décrets. La date d'entrée dans l'appartement n'a aucune importance.

R. 112. — Il est difficile de discuter ce fait.

Le Bonnet Rouge *répond à toutes les questions concernant les loyers, que voudront bien lui poser ses lecteurs.*

LES PLANCHES

Porte Saint-Martin

Première de LA FEMME NUE

(Reprise)

Pièce en 3 actes de M. Henry Bataille

La *Femme nue* a remporté hier sa troisième victoire de première. De même qu'en 1908, à la création, de même qu'en 1911 à la reprise de la Porte-Saint-Martin, l'œuvre de M. Henry Bataille vient encore de triompher devant un public plus que jamais émerveillé d'un talent fait tout entier de grand art et de poésie. Voilà donc pour la troisième fois la *Femme nue* sur la route du succès. En pouvait-il être autrement pour une pièce demeurée, malgré le temps, toujours humaine, toujours vivante, toujours actuelle ? L'histoire qu'elle nous raconte — et avec quelle maîtrise ! — était vraie il y a huit ans, elle l'était il y a cinq ans, elle est vraie encore aujourd'hui.

Les spectateurs de cette première ont peut-être plus qu'aux précédentes, ressenti, vécu avec l'auteur et les acteurs les sentiments qu'elle exprime : des traits incisifs, presque brutaux, quand il s'agit de l'égoïsme de l'homme et de ses instincts ; des tendresses amoureuses exquises quand il s'agit de la femme dévouée et ...

L'interprétation de la *Femme nue* est de tout premier ordre. Elle ramène dans leurs rôles trois des principaux créateurs : Berthe Bady a retrouvé les accents de vérité et de passion qui, dans Louise Bernier, l'avaient portée aux nues. Comme autrefois, elle fut hier vraiment l'interprète, l'héroïne ardente, passionnée du grand artiste, du grand poète qu'est M. Henry Bataille. Mme Andrée Mégard est insolemment belle en princesse de Chabran, elle y est adorable de coquetterie et de séduction. Le peintre Bernier a, dans Louis Gauthier, un interprète plein de jeunesse, de sincérité et de conviction. Armand Bour a ressuscité la figure du prince de Chabran dont il avait fait une impressionnante composition. Il convient de complimenter aussi M. Jean Kemm, artiste sincère et sûr.

La *Femme nue* continue dignement la série des œuvres que le théâtre de la Porte-Saint-Martin s'honore de présenter au public.

Courrier des Spectacles

Porte Saint-Martin. — *La Femme Nue*, — la critique l'a maintenant reconnu — a victorieusement supporté l'épreuve du temps, cette épreuve particulièrement dangereuse au théâtre. Les spectateurs de la première ont éprouvé, à l'entendre la même intense émotion que le soir de la création et ils ont de nouveau acclamé les grands artistes Berthe Bady, Andrée Mégard, Armand Bour, dans les rôles qu'ils ont créés avec tant d'éclat, et ceux qui se sont joints à eux par cette reprise, Louis Gauthier, Jean Kemm. Aujourd'hui dimanche matinée et soirée.

Nouvel Ambigu. — MM. Henry Hertz et Jean Coquelin aujourd'hui plus que jamais ont à cœur d'entourer leur spectacle d'interprétation et de mise en scène exceptionnellement belles. C'est en effet avec des artistes comme Albert Brasseur, Jean Coquelin, Monna-Delza, Numès, Cazalis et, avec cette comique extraordinaire Juliette Darcourt que triomphe à chaque représentation, l'incomparable comédie-bouffe de M. Paul Gavault, *Ma Tante d'Honfleur*.

Chez Senga, 25, rue Fontaine on applaudira la semaine prochaine : Carmen VILDEZ, La petite Yetta, Les Max-Hollys, Tyber, Stim et Stom, Caroline et Léonce.

Concert Mayol. — Aujourd'hui matinée avec *Spinelly, Raimu* et leur troupe, dans l'amusante fantaisie-bouffe *La D'moiselle de la rue Pigalle*. Partie concert : Pélissier, Fauvette, Nibor, Mars-Moncey, etc., etc.

Théâtre Albert Ier (64, rue du Rocher), à 2 h. 30 et à 8 h. 30, *Le Grillon* (The Cricket). Séverin-Mars, Burguet.

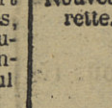
CE SOIR

THEATRES

COMEDIE-FRANÇAISE. 8 h., *Une chaîne*.
ODEON. 7 h. 45, *Par le Glaive*.
OPERA-COMIQUE. 7 h. 30, *Manon*.
TRIANON-LYRIQUE. 8 h 15, *Le Pré aux Clercs*.
PORTE SAINT-MARTIN — *La Femme Nue*. Mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche (matinée jeudi et dimanche). Berthe Bady, Andrée Mégard, Louis Gauthier, Edmond Bour, Jean Kemm.
Gaîté, 8 heures 30, *Coralie et Cie*.
Théâtre Sarah-Bernhardt, 8 h., *Le Chemineau*.
Châtelet, 8 h., *Les Exploits d'une petite française*.
Athénée, 8 h., *Le Coq en Pâte*.
Variétés, Relâche.
Réjane, 8 h., « 1914-1937 ».
Gymnase, Relâche.
Théâtre Antoine, 8 h. 45, *Nono*, *Où Allez-vous ce soir ?*
NOUVEL AMBIGU. — *Ma Tante d'Honfleur*. Mardi, jeudi, samedi, dimanche (matinée dimanche). A. Brasseur, J. Coquelin, Monna-Delza et Juliette Darcourt.
Renaissance, 8 h. 30, *La Puce à l'oreille*.
Palais Royal, 8 h. 30, *Le Poilu*, *Hortense a dit « J' m'en fous »*.
Bouffes Parisiens, 8 h., *Kit* (Max Dearly).
Cluny, 8 h. 30, *Coquin de printemps !*
Grand Guignol, 8 h. 45, *Le Cyclope*, *La maison dans la brume*, *L'homme qui fut aimé*, *L'expérience du docteur Lorde* et *Le court-circuit*.
Apollo, 8 h. 15, *La Cocarde de Mimi Pinson*.
Déjazet, 8 h. 30, *Les Fiancés de Rosalie*.
Vaudeville, 8 h. 30, *Cabiria* (cinéma).
Théâtre Albert Ier (64, rue du Rocher, W. 81-54), *Le Grillon* (The Cricket). Séverin Mars, H. Burguet.

MUSIC-HALLS, CONCERTS, CABARETS

CONCERT MAYOL Tél. Gut. 68-07.—SPINELLY, RAIMU et leur troupe dans *La D'moiselle de la rue Pigalle*, fantaisie-bouffe. Partie de concert : PELISSIER, Nibor, Fauvette et 15 artistes.
Le Cagibi, 25, rue Caumartin. Chansonniers, Sketch, revue. Yvonne Yma.
Folies Bergère, 8 h. 30, *A la Parisienne*, revue.
Scala, 8 h. 30, la revue *Hardi les Bleuets !*
Eldorado, 8 h. 30, Boucot dans « *La Crevette* ».
Olympia, 8 heures 30, Spectacle varié.
Gaîté-Rochechouart, 8 h. 30, *Non !... Si !...*, revue.
Ba Ta Clan, 8 h. 30, *Le voyage de Corbillon*.
Moulin de la Chanson, à 8 heures 30, Les Chansonniers et *Non... Mais sans Blague*, revue.
Pie qui Chante, 8 h. 30, **Les Chansonniers** et la revue.
La Chaumière, 8 h. 30, Les Chansonniers *Les Mystères de la Chaumière*, revue.
EUROPEEN (5, rue Biot), téléph. Marcadet 13-35. Tous les soirs à 8 h. 30, *Ma Gosse*. Jeudis, dimanches et fêtes, matinée à 2 h.30, même spectacle que le soir.



CHEZ SENGA, 25, rue Fontaine. — Tous les soirs à 8 h. 30, NINE PINSON, MEDY-ODETTE RICHARD et toute la troupe. Tous les jours à quatre heures Apéritif-Concert. Fauteuil, 0 fr. 50.
Capucines, 8 h. 30, *En franchise*, revue.
Nouveau Cirque, 8 h. 30, *American-Circus*, opérette.

CINEMAS

CINEMA DES NOUVEAUTES AUBERT-PALACE, 24, boulevard des Italiens. Tous les jours de 2 heures à 11 heures. Actualités. Programme varié, intéressant. Orchestre symphonique.
TIVOLI CINEMA (14, rue de la Douane). Tél. 26-44. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 heures. Autour de la guerre. Actualités au jour le jour.
OMNIA PATHE (à côté des Variétés). — *Le sang guerrier de la vieille Angleterre* (drame militaire d'actualité) — *Les Mystères* (15e épisode). Actualités militaires — *Rigadin n'aime plus le cinéma*.

Chez nos ennemis

La vie à Vienne

Vienne a vu aussi des réfugiés : elle en a vu même plus que Paris ; au mois de janvier 1915, ils étaient si nombreux qu'on ne les autorisait plus qu'exceptionnellement à séjourner dans la capitale. Ce n'est pas parce que le canon russe est à six cents kilomètres que Vienne reste insouciante : c'est que le vent de la guerre a emporté le souffle du patriotisme. La cohésion du grand empire des Habsbourg n'est pas solide ; s'il est vrai qu'à la mobilisation toutes les nationalités se sont levées pour défendre une patrie inexistante, il est aussi exact qu'elles se laisseront partager par le futur congrès de la paix. Ce qui les a réunies c'était la grande liberté dont elles jouissaient dans la monarchie. Ce qui les séparera sera l'absolutisme des Allemands, s'il est vrai que les Allemands se préparent à mettre la main sur la monarchie.

Pour le moment, ce qui frappe c'est la déchéance du commerce et de l'industrie autrichiens. L'abaissement de la couronne y joue un rôle principal. Celle-ci valait, avant la guerre, 1 fr. 05. Aujourd'hui elle cote, à Zurich, 68 centimes, c'est-à-dire qu'elle est dépréciée de presque 40 pour cent. Je ne connais pas d'autre monnaie, sauf peut-être le dinar serbe, qui ait subi une chute plus marquée. Et on s'en ressent en Autriche comme en Hongrie, lorsqu'on importe de Suisse, de Roumanie ou de Bulgarie. Même le mark atteignit à Vienne la cote de 1,40 au lieu de 1,20. Et comme le trafic avec l'Allemagne est très élevé depuis la guerre, il s'ensuit qu'une grande quantité de monnaie autrichienne quitte le pays en faveur des Allemands. C'est un des côtés économiques de la conquête de l'Autriche par les Allemands.

Mais l'industrie et le commerce ne sont pas les seuls frappés. Ce qui touche tout le monde est la vie chère. En moyenne, les aliments sont trois fois plus chers qu'à Paris. Et non seulement ils sont chers, mais aussi de mauvaise qualité.

Le pain est plus mauvais à Vienne qu'à Budapest. Il est fait avec un mélange de blé, de maïs, de seigle et de pomme de terre, sans parler de la farine de paille qu'ajoutent un grand nombre de boulangers. Le vieux pain « viennois » blanc et facile à digérer n'existe plus que dans la mémoire. Ce qu'on appelle pain, c'est une tourte dont le premier contact avec la bouche est fort désagréable. Il est plus digérable lorsqu'il est vieux de vingt-quatre heures. Il a l'avantage de pouvoir se conserver et sans doute les futurs musées en conserveront des échantillons. Un Viennois me disait qu'il est si mauvais que même les moisissures n'osent pas l'attaquer.

Parlerons-nous d'autres aliments ? La viande coûte de 5 à 8 couronnes le kilo. On en trouve à Budapest plus qu'à Vienne et à Vienne plus qu'à Berlin. Les légumes, excepté les pommes de terre, sont hors de prix. Dans les restaurants, les prix augmentent, tandis que les dimensions des plats diminuent. Cependant, depuis l'offensive en Serbie, les prix ont eu une tendance à baisser, ce qui ne les empêche pas de rester fort élevés.

J'ai été pendant un jour l'hôte d'un journaliste qui m'a décrit la situation politique. Elle n'est pas brillante :

— Nous sommes conduits par les Hongrois et les Hongrois ont de larges vues dans les Balkans. En réalité, jamais nous n'avons eu une diplomatie si médiocre qu'aujourd'hui. Elle se laisse mener par les Allemands ; c'est à eux qu'on doit notre agression contre la Serbie. Ils nous ont poussés vers le désastre afin qu'ils pussent se dire nos sauveteurs. Et la conclusion vous le voyez peut-être : on commencera avec un « zollverein », et on finira par nous annexer. Peut-être Berlin sera-t-elle capitale d'un vaste empire allant jusqu'à Bagdad, mais jamais les Viennois ne se laisseront remplacer par les Prussiens.

« Personne ne veut continuer la guerre chez nous, poursuit mon ami, mais, voyez-vous, nous ne pouvons consentir les sacrifices énormes que nous demanderont les Alliés. Aux Russes la Galicie, aux Roumains la Transylvanie et quelques autres provinces : aux Serbes notre Sud, aux Italiens l'Adriatique et le Tyrol. Consentez après cela à vous séparer des Magyars et des Tchèques, et regardons ce qui nous restera : juste assez pour être les vassaux de l'Allemagne. »

— Que devient François-Joseph ?

— Il ne se porte pas à merveille. On me dit qu'on l'a forcé de signer la déclaration de guerre et que tout le temps il pleure de ne pouvoir arrêter la guerre. Le bruit a couru qu'il voulait se suicider, parce qu'il ne voulait plus survivre à tant de malheurs. Il marche à peine et c'est pour cela qu'il ne fait presque plus de visites sur le front et ailleurs. Pourtant il s'intéresse à l'armée et cherche à faire de son mieux pour qu'elle ne souffre pas trop. Ce pauvre vieux garde, malgré tout, notre vénération. »

— Et les autres ?

— Frédéric se brouille avec Eugène et Eugène avec Frédéric. Et François-Joseph est incapable de les réconcilier. Les « poupées » (archiduchesses) se tiennent tranquilles. Et le gouvernement nous trompe et nous bâillonne. Et voilà. »

Telle fut la conclusion d'un journaliste viennois en veine de confidences.

J. S.

PETITES ANNONCES

DEMANDES D'EMPLOI

AUTEUR dram., 39 ans, entièrement libéré d'obligations militaires, cherche emploi quelconque, instruction solide, très sérieux. Ecrire à Passebois, 14, passage de l'Industrie, Paris.

OFFRE D'EMPLOIS

STENO-DACTYLOS. — L'Avenir du Bureau Moderne procure sans frais situations bien rétribuées. Spécimen gratuit. Ecrivez aujourd'hui pour ne pas oublier. (Service 7, emplois), 1, rue Taitbout (9e).

MARQUE SYNDICALE — LE BONNET ROUGE est composé par une équipe d'ouvriers syndiqués.

Le Gérant : LÉON BAYLE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. Dangon
GEORGES DANGON, imprimeur
123, rue Montmartre, Paris (2e)